

L'éducation en Chine, un site en construction

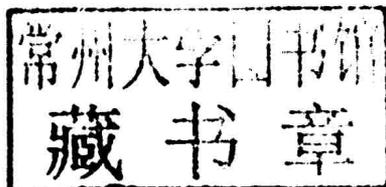
Lisa Carducci (李莎)



L'éducation en Chine, un site en construction

Lisa Carducci

(李莎)



Editions en Langues étrangères

图书在版编目 (CIP)数据

中国教育方兴未艾: 法文 / (加) 李莎著. — 北京:
外文出版社, 2015
ISBN 978-7-119-09419-9

I. ①中... II. ①李... III. ①教育研究 - 中国 - 法文
IV. ①G52

中国版本图书馆CIP数据核字(2015)第071010号

出版策划: 胡开敏
责任编辑: 姜丽莉
装帧设计: 白雅丽
印刷监制: 冯浩

中国教育方兴未艾

Lisa Carducci (李莎) 著

出版人: 徐步

出版发行: 外文出版社有限责任公司

地址: 北京市西城区百万庄大街24号

邮政编码: 100037

网址: <http://www.flp.com.cn>

电子邮箱: flp@cipg.org.cn

电话: 008610-68320579 (总编室) 008610-68996158 (编辑部)
008610-68995852 (发行部) 008610-68996183 (投稿电话)

印刷: 北京蓝空印刷厂

经销: 新华书店/外文书店

开本: 787mm × 1092mm 1/16

印张: 14.75

版次: 2015年4月第1版第1次印刷

书号: ISBN 978-7-119-09419-9

定价: 7800 (法)

版权所有 侵权必究 如有印装问题本社负责调换 (电话: 68996172)

Première édition 2015

Photo couverture : Œuvre de Jose Luis Torres, www.joseluisstorres.ca, exposition 2014 « Va-et-vient », Galerie d'art du Parc, Trois-Rivières, Canada (Photo Christiane Simoneau).

Tous droits réservés

ISBN 978-7-119-09419-9

Publié par les Editions en Langues étrangères

24, Bai Wan Zhuang, 100037 Beijing, Chine

<http://www.flp.com.cn>

Courriel : flp@CIPG.org.cn

Distribué par la Société chinoise du Commerce international du Livre

35, Che Gong Zhuang Xi Lu, 100044 Beijing, Chine

Imprimé en République populaire de Chine

Avant-propos

Lorsque je suis arrivée en Chine en 1991 – pour la troisième fois – c'était à titre de professeur de français et d'italien, après vingt-huit ans d'enseignement à Montréal, au Canada.

Deux ans plus tard, j'eus à choisir : poursuivre l'enseignement dans une des cinq institutions qui m'offraient un poste à travers le pays, ou demeurer à Beijing mais changer de carrière. J'adorais l'enseignement, et j'ai longtemps hésité avant d'accepter l'offre de la CCTV, au service de la programmation en langues étrangères (lire français seulement, à l'époque).

Bien que je n'aie jamais regretté ce « revirement », je n'ai jamais vraiment quitté l'enseignement. J'ai visité tout le pays et de fond en comble. Où que j'aille, l'éducation demeure mon intérêt principal ; partout j'interviewe des parents, des étudiants et des enseignants sur la situation locale. Ces dernières années, j'ai donné des conférences sur le thème « enseignement en Chine » à Beijing, à Tianjin, au Shandong, au Yunnan, etc. En 2014, j'ai accepté un poste de professeure invitée dans une université de la province du Zhejiang. Dans la presse, je ne saute jamais un article qui concerne l'éducation.

Cet ouvrage veut tracer le portrait de l'éducation en Chine. L'information provient de trois sources : les médias ; les individus questionnés et les communautés visitées ; et ma propre expérience.

La plupart des statistiques proviennent du *China Daily*. En plus de cette information officielle, je présenterai des faits qui relèvent de mon observation, mes enquêtes et mon expérience, et j'ai choisi de mettre entre vos mains un document non théorique, mais plutôt des pages que vous tournerez avec plaisir et sans effort.

Permettez-moi une remarque : on pourra croire que j'ai un préjugé contre la Chine ; pas du tout ! La situation de l'éducation en Chine – à mon avis – est désespérante mais non désespérée. Depuis la parution de la version originale en anglais (*Work in Progress*, China Intercontinental Press, 2012), le progrès n'a cessé de bourgeonner et fleurir. Il y a de l'espoir à l'horizon !

Dans n'importe quel domaine, on est toujours frappé par « l'anormal ». Qu'un étudiant poignarde un enseignant, la nouvelle fera la une des journaux, mais l'autre millier d'étudiants de la même école ne seront jamais mentionnés parce qu'ils agissent tout simplement comme il se doit. La marginalité, une idée géniale, une découverte inattendue, ou une superbe beauté frappent aussi et font la nouvelle. Les lecteurs comprendront que les aspects négatifs que j'examine dans ces pages ne sont pas le fait de toutes les écoles, tous les enseignants, étudiants et parents. La normalité demeure donc dans le silence.

Toutefois, je reconnais les efforts du pays pour améliorer la situation de l'enseignement, et les pas qu'il accomplit méritent notre respect et notre appréciation. Loin d'être rose, la situation n'est toutefois pas désespérée: la Chine est grande, sa population est énorme, et ses problèmes aussi. L'élan de modernisation va bon train. Il faut seulement du temps.

Enfin, je m'en voudrais de ne pas remercier spécialement WIKIPEDIA qui développe depuis treize ans une encyclopédie multilingue de plus en plus complète et fiable, et gratuite, un exemple de générosité et de bonne volonté.

Table des matières

Avant-propos

Chapitre 1 Le système d'enseignement / 1

Que signifie « étudier » ? / 5

Une éducation de qualité / 6

- ◆ Qualité des enseignants, et de l'enseignement / 6
- ◆ Les enseignants substitués / 10
- ◆ Des programmes strictement restrictifs / 13

Un système centré sur l'examen / 14

- ◆ Le *gaokao* / 16
- ◆ Le *hukou* / 23
- ◆ La compétition / 24
- ◆ Dès le jardin d'enfants et même avant / 26
- ◆ Le fardeau des devoirs / 30
- ◆ La pression des parents / 34
- ◆ Le diplôme / 39

Chapitre 2 De la connaissance à la méthodologie / 43

L'amour fait des miracles / 47

Amy Chua : méthode de la mère tigresse / 52

Enseignement actif / apprentissage créatif / 55

- ◆ Comment y parvenir ? / 59

Le jardin d'enfants / 60

- ◆ La méthode Montessori / 61
- ◆ Jouer : un droit de l'enfant / 67

Obésité et éducation physique / 72

Chapitre 3 Tricherie partout, et solution / 77

Un phénomène endémique / 78

Centrer l'enseignement sur la créativité / 84

Pas de créativité sans intérêt / 86

Chapitre 4 Langues étrangères, études étrangères / 89

Apprendre l'anglais / 90

- ◆ La situation / 92
- ◆ Méthodes particulières / 96
- ◆ La traduction / 100
- ◆ Attention aux pièges / 102
- ◆ Les autres langues du pays / 104
- ◆ Les enfants de triple culture / 105
- ◆ La coopération internationale / 106

Étudier à l'étranger / 107

- ◆ Les frais / 109
- ◆ Le cas de l'Australie / 110
- ◆ Conséquences individuelles / 111
- ◆ Trappes et désavantages / 114
- ◆ Conséquences nationales / 116
- ◆ L'exode des cerveaux / 118
- ◆ Le cas de Hongkong / 120

Du monde vers la Chine / 121

- ◆ Récupérer les cerveaux / 121
- ◆ Le dilemme : rester ou retourner / 123
- ◆ Attirer des compétences / 125
- ◆ Les étrangers / 126

La langue chinoise dans le monde / 131

Chapitre 5 L'éducation pour tous / 135

- ◆ L'analphabétisme / 136
- ◆ La population rurale / 137
- ◆ Les enfants laissés derrière / 141
- ◆ Les travailleurs migrants / 143
- ◆ Les handicapés / 150
- ◆ Les orphelins / 153
- ◆ Les filles / 158
- ◆ Les adultes / 159
- ◆ Les détenus / 160

- ◆ Les talents particuliers / 161
- ◆ Les ethnies minoritaires / 162

Arts et métiers / 167

Coût de l'éducation et conséquences / 171

- ◆ Manuels / 172
- ◆ Nouvelles technologies / 174
- ◆ Formation des enseignants, pression et traitement / 176
- ◆ Autofinancement / 180

Chapitre 6 L'éducation sexuelle / 181

- ◆ Les statistiques parlent / 184
- ◆ Comment ils s'informent / 185
- ◆ Comment les instruire ? / 189

Garçons et filles / 192

Chapitre 7 La valeur de l'éducation / 197

La réforme est essentielle / 199

- ◆ Le *hukou* / 199
- ◆ La sélection / 201
- ◆ L'enseignement / 203

Sortir des sentiers battus / 206

Un dernier mot (conclusion) / 210

Annexe : Portrait / 212

Références / 214

Chapitre 1

Le système
d'enseignement

Garder le silence, quel mot étrange. C'est le silence qui nous garde !

(Bernanos)

La façon dont on m'a formée à l'école dès la fin des années 1940, et la méthode que j'ai moi-même employée pour former mes étudiants à partir de 1963 étaient très différentes. Dans la province de Québec, un ministère de l'Éducation fut créé seulement en mai 1964. Avant la « révolution tranquille », l'enseignement relevait d'un simple département (conseil, comité) de l'instruction publique.

Je n'oublierai jamais ma première journée d'école, en 1949. Mon père m'avait avertie : « La maitresse parle, et toi, tu écoutes. Pendant le cours, tu dois garder silence. » Ce que je fis. Alors, mes questions au sujet de l'histoire ou de la religion demeurèrent enfouies au fond de mon cœur, m'empoisonnant et nourrissant ma rébellion contre le système jusqu'à bien des années plus tard.

Cela était vrai il y a plus d'un demi-siècle, mais les choses se mirent à changer rapidement et l'éducation devint innovatrice. Je parle de l'Occident. Les parents chinois disent encore à leurs enfants de ne pas poser de questions et de faire exactement ce que disent les enseignants. Ce qui importe, pour eux, c'est de donner « la » bonne réponse à une question, et non d'explorer leur imagination et proposer une solution émanant de leur propre cerveau.

Comment un enfant peut-il développer une véritable pensée indépendante si on ne lui demande jamais d'utiliser cette chose qui s'appelle « cerveau » ? Pour la plupart des parents, garder silence pendant un cours signifie être poli. Si un enfant pose une

question, il embarrasse – sans le vouloir – l'enseignant, le place en situation de défi, et cela s'appelle un manque de respect. Pour la plupart des enseignants, les étudiants qui posent des questions sont tout simplement indisciplinés. Les notes d'un jeune sont-elles basses, c'est qu'il ou elle ne connaît pas les bonnes réponses, et la raison en est tout simplement qu'il ou elle n'a pas suffisamment étudié. En Occident, les réponses à une question peuvent varier ; on peut les comparer et les évaluer. La vérité n'est pas enseignée ; elle est découverte. Les camarades de classe ne rient pas de leurs pairs qui donnent une réponse originale, car chaque cerveau peut produire une réponse personnelle, et valable.

Quand j'ai commencé à enseigner à Beijing, en 1991, je me sentais debout devant un aquarium où je pouvais voir les poissons et les poissons pouvaient me voir, mais il n'existait pas de contact, pas de son, pas de réaction. Absolument aucune sorte d'interaction.

Je ne me suis jamais assise pour donner un cours. Je marche dans les allées entre les pupitres de manière à tenir l'attention en éveil. Au Canada, les étudiants tournent naturellement la tête ou même le corps pour me suivre des yeux. En Chine, aucun ne bouge. Chacun regarde droit en avant, même si je suis derrière eux, au fond de la classe, quand je parle.

Afin de stimuler l'attention, je commets parfois des erreurs « flagrantes » volontaires au tableau, qui ne peuvent manquer de provoquer une réaction, mais en Chine je n'ai jamais réussi à susciter un rire. Remarquer l'erreur du professeur constituerait une grave impolitesse ; c'est inadmissible !

Quand j'enseignais la littérature, à Beijing, je racontais certains éléments biographiques sur un auteur – Victor Hugo, par exemple – des points qui concernent la société ou l'histoire, et les étudiants transcrivaient mot à mot ce que je disais. Avant mon cours, je vérifiais s'il y avait suffisamment d'ouvrages de Victor Hugo en bibliothèque pour que chaque étudiant puisse en emprunter un. Deux semaines plus tard, les étudiants devaient me remettre un compte rendu d'une page, leurs impressions de lecture. En expliquant mon plan, je n'attendais aucune réaction, mais j'eus droit à deux. La première fut « Vous ne nous avez donné aucune impression ; comment pouvons-nous écrire sur Victor Hugo ? » Et la seconde, « La bibliothèque n'est pas ouverte aux étudiants. »

Les étudiants sont habitués à mémoriser tout ce que dit le prof et à le répéter à l'examen. Ils ne lisent pas les textes d'un auteur étudié, ils ne font qu'apprendre des choses « au sujet » de l'auteur. Par conséquent, ils n'ont rien de personnel à exprimer.

Cette année-là, ma tâche consistait aussi à guider trois candidats à la maîtrise*, qui auraient leur diplôme à la fin de l'année. Je les invitai à me présenter leur mémoire, qui, pensais-je, devait être presque terminé. À ma grande surprise, aucun des trois n'avait encore choisi de sujet ! Ils regardaient le temps passer depuis deux ans déjà.

Je tâchai de les aider à trouver un sujet selon leurs intérêts, mais ils s'objectèrent fortement : « Personne n'a encore écrit sur ce sujet », ce qui signifie « Il n'existe pas de documents que nous pouvons copier. » Je n'étais plus sûre d'être dans le monde réel...

Pourquoi pensez-vous que tant de candidats à la maîtrise en littérature française écrivent sur Claudel ? Parce que leurs profs l'ont fait, ainsi que les maîtres de leurs profs. Il est normal, et respectueux, pour les « étudiants chercheurs » de suivre les traces de leurs prédécesseurs, ce qui signifie réchauffer le repas déjà cuit. Ainsi, on ne risque pas de conflits idéologiques, ni de situation où un étudiant découvrirait quelque chose que son maître ignore, sans parler de la paresse.

De l'école primaire à l'université, les enseignants sont jugés d'après le nombre de leurs étudiants qui réussissent. Cela me rappelle quand nous attendions la visite de monsieur l'Inspecteur, dans ma jeunesse. Notre titulaire désignait d'avance qui répondrait aux questions de mathématiques, qui aux questions d'histoire, ou de géographie. Personne d'autre ne devait lever la main, ainsi monsieur l'Inspecteur questionnerait le meilleur dans chaque discipline. Les derniers de classe étaient même invités à demander un congé pour maladie le jour de la visite. Ainsi notre titulaire, mettant toutes les chances de son côté, se ferait une bonne réputation.

À la fin de ma première année d'enseignement à Beijing, une étudiante obtint 55 pour cent à l'examen oral. Mon collègue chinois pour ce cours me demanda si je pouvais lui accorder 60. Je ne pouvais vraiment pas. Alors, la jeune fille fut convoquée pour une reprise d'examen. Elle se dépassa : 35 pour cent ! Évidemment, elle « devait » réussir afin de soutenir la réputation de son professeur chinois. Donc, le jour où nous allions l'interroger de nouveau, je tombai « soudainement » malade et laissai mon collègue se débrouiller avec le cas. Ainsi, la tricherie – d'abord le système, loin derrière la qualité de l'enseignement – déclencha-t-elle mon dégoût de l'enseignement en Chine.

* La nouvelle orthographe, rectifiée en 1990, est appliquée dans cet ouvrage.

Que signifie « étudier » ?

En Chine, étudier veut surtout dire se préparer à passer des examens. Plus de vingt ans sont passés depuis que j'ai quitté l'enseignement régulier en Chine. Mais chaque fois que je compare ma propre expérience à celle des enseignants étrangers actuellement dans ce pays, je ne constate pas de véritables changements. Les étudiants sont constamment bombardés de tests et examens, ce qui crée un milieu stressant dans lequel ils doivent étudier. Tout au long du semestre, ils auront des devoirs à faire, mais la plus grande partie de leurs notes viendra de l'examen final.

Quel professeur (étranger) ne s'est jamais fait demander : « Est-ce que cela fera partie de l'examen ? » *Cela* désigne les connaissances que l'enseignant a minutieusement préparées, étoffées d'exemples et de faits, et qu'il tente de leur inculquer. Si « cela » n'est pas dans l'examen, quel besoin y a-t-il d'écouter, de comprendre, d'assimiler et de mémoriser ?

Étudier pour le plaisir de découvrir quelque chose ou pour exercer sa faculté d'apprendre de façon créative ne semble pas avoir gagné du terrain dans l'échelle des valeurs des étudiants chinois. Toute leur vie se déroule sous la pression des examens. Aujourd'hui, même pour être admis dans un « bon » jardin d'enfants, les petits font face à des examens. Ceux qui possèdent déjà quelques mots d'anglais ont plus de chance d'être acceptés. Ceux qui peuvent chanter, danser ou dessiner, ou qui démontrent un certain talent en calligraphie ou au piano, sont avantagés aussi. Mais qu'arrive-t-il quand tous les enfants ont développé les mêmes capacités préscolaires ?

Plus tard, ils feront face à des examens pour entrer dans une bonne école primaire, un bonne école secondaire de premier cycle, puis de second cycle¹, et, surtout, une université renommée. Mais ce n'est pas tout : ils devront rivaliser ensuite pour un bon emploi, en remportant le succès d'une batterie de tests et d'interviews chaque fois qu'ils voudront avancer.

Ce ne serait pas si mal si les examens avaient pour but de mesurer les connaissances de base des étudiants et leur créativité dans la solution de problèmes pratiques. Malheureusement, ils vérifient surtout leur habileté à réciter de longs textes appris par cœur. Comme le *gaokao* ne peut tester tout le contenu de la mémoire des étudiants, cela signifie que 98 pour cent de ce qu'ils ont appris (lire mémorisé) au cours de leur vie n'est d'aucune utilité. Quel dommage !

¹ Le cours secondaire dure six ans. Les trois premières années sont appelées *chuzhong* (école moyenne entrée) et *gaozhong* (école moyenne haute). Le système correspond à celui des États-Unis ; *middle school* et *high school*.

Une éducation de qualité

Les Chinois savent que leur système d'éducation manque de qualité, mais ils n'aiment pas qu'on le leur dise. D'une part, les parents chinois envoient leurs enfants étudier à l'étranger à un âge de plus en plus bas, et d'autre part, ils blâment le système occidental qui permet aux jeunes de jouir de trop de temps hors de l'école et de trop d'heures de télé (autrefois) ou d'ordinateur, de choisir eux-mêmes ce qu'ils ont envie de lire, de collectionner des timbres ou des insectes, ou de jouer dehors avec leurs copains. Ils louangent les étudiants chinois qui, à l'étranger, obtiennent de hautes notes en mathématiques et en physique, mais ne se demandent jamais pourquoi leurs enfants ne sont pas aussi bons que leurs camarades de classe occidentaux dans les matières qui requièrent analyse, réflexion créative, et expression personnelle de pensées et sentiments.

Les étudiants chinois dans les écoles occidentales sont décrits comme tranquilles et soumis, habiles à assimiler des connaissances, et studieux. Mais ils manquent de la maturité mentale des étudiants occidentaux quand vient l'heure de discuter d'idées et de s'interroger sur ce qu'ils ont appris.

Durant mes deux premières décennies de vie en Chine, j'ai vu changer la position officielle en éducation. Le gouvernement a admis ouvertement que le système d'éducation du pays manquait de qualité et nécessitait une réforme. Avec l'arrivée de Xi Jinping au pouvoir en mars 2013, une nouvelle annonce de réforme a été proclamée, et immédiatement amorcée.

– Qualité des enseignants, et de l'enseignement

Je ne me souviens plus qui a dit que les enseignants n'étaient pas nécessaires : « Si les étudiants sont stupides, il n'y a pas d'espoir ; s'ils sont intelligents, ils peuvent apprendre par eux-mêmes. » Cette affirmation peut nous mettre un sourire aux lèvres, mais, à bien y penser, elle contient sa part de vérité.

Pendant mes deux années d'enseignement des langues dans une université de Beijing, une partie de ma tâche d'« expert étranger » consistait à aider mes collègues chinois à améliorer leur enseignement. Tous étaient bourrés de bonnes intentions, mais aucun n'avait jamais appris à enseigner. J'avais annoncé que le jeudi, de 14 à 16 heures, je serais à leur disposition dans mon bureau. Mais aucun – je dis bien aucun – ne s'est jamais présenté.

Pourtant, on venait frapper à la porte de mon appartement, discrètement, à 21h30, pour demander avis et conseils. La plus grande inquiétude de mes collègues était que leurs pairs sachent qu'ils m'avaient consultée, car, selon leur concept retardataire, si l'on a besoin de consulter, c'est qu'on n'est pas qualifié. Ils préféraient ignorer une règle de grammaire ou enseigner une fausseté que « perdre la face ».

J'ai maintes fois organisé des ateliers ou séminaires pédagogiques pour mes collègues de plusieurs institutions où l'on enseignait le français. Pendant deux heures, j'explorais en profondeur avec eux un texte d'une page de Maupassant ou de Mauriac. Philosophie, littérature et histoire étaient analysées ; puis, c'était au tour de l'étymologie, de la morphologie, de la sémantique, avec des questions comme « Comment dire cela d'une autre façon ? », « Qu'arriverait-il si nous mettions une virgule ici ? », « Comment le lecteur sait-il que c'est un homme, et non une femme, qui parle ? » ou « Comment l'auteur laisse-t-il entendre qu'il ne croit pas en la sincérité du protagoniste ? » Parfois, je coupais le dernier paragraphe et demandais aux participants de compléter eux-mêmes l'histoire. Mes collègues étaient aussi timides que l'avaient été mes étudiants ; comment inventer une fin s'ils n'avaient jamais lu ce texte ? Ils préféraient que je leur donne « la bonne réponse », après quoi ils n'auraient plus qu'à approuver. Sortir quelque chose de leur tête représentait une aventure risquée, un compromis, un sacrifice. La première heure de ce genre d'atelier était la plus difficile, car aucun n'ouvrait la bouche. Mais voyant que je ne lâcherais pas, quelques-uns tentaient une réponse timide pendant la deuxième heure. À la fin, quand je demandais s'ils avaient aimé l'expérience, ils disaient tous que oui, confessant toutefois qu'ils ne pourraient appliquer ma méthode dans leur enseignement.

Je le crois facilement. La première raison est qu'on ne peut changer des habitudes de toute une vie après deux heures de formation. La seconde est qu'ils ont un programme à couvrir – qui est le contenu de l'examen final (à tous les niveaux), et les résultats de leurs élèves déterminera leur propre niveau de qualité en tant que professeurs.

Un autre facteur de mon dégoût de l'enseignement fut de voir le pays dépenser – à tort – des fortunes pour se prévaloir des services d'experts étrangers, surtout dans l'enseignement des langues. Quand on annonça, en octobre 1993, que désormais la Chine n'emploierait plus d'étrangers non qualifiés, « Enfin, me dis-je, fini le gaspillage ! » Car il ne suffit pas de bien parler une langue pour savoir l'enseigner. L'enseignement est un art, et on l'apprend. De plus, enseigner une langue seconde à des locuteurs de culture différente demande davantage de connaissances. J'écrivis mon point de vue au *Beijing*

Qingnian Bao, il fut repris par d'autres médias. « Les experts étrangers sont tous étrangers mais pas tous experts », écrivais-je. Je me fis des ennemis parmi mes pairs, mais reçus aussi de nombreux témoignages d'étudiants de tout le pays qui en avaient assez de perdre leur temps à apprendre des chansons western, accompagnés à la guitare par leur soi-disant prof, ou de répondre à des devinettes pour enfants.

Mais le nouveau règlement ne fut pas plus appliqué cette fois que les suivantes. En 2010, on le renforça : les étrangers engagés pour enseigner les langues ne pourraient enseigner que leur langue maternelle. Ainsi, un Pakistanais qui avait enseigné plus de dix ans l'anglais qu'il maîtrisait parfaitement, et dont le travail était fort apprécié, fut-il renvoyé, à regret, de l'université d'Agriculture du Hunan. Peut-être s'appuie-t-on sur les règlements seulement quand on désire « rafraichir » le personnel ? J'ai été témoin de cela ailleurs maintes fois.

En juillet 2014, j'apprenais qu'un jeune Québécois francophone, qui avait décidé de voir du pays avant d'entreprendre sa maîtrise, venait d'être engagé dans la province du Shandong sans aucune entrevue, ni requête de certificats ou d'expérience. Il n'est pas rare que les Chinois présument que qui dit canadien dit anglophone. Le Canada est un pays officiellement bilingue, ce qui n'est pas le cas de la plupart des citoyens. De ses plus de 35 millions d'habitants, environ 13,5 millions vivent au Québec, province majoritairement francophone ; 32,5 millions de Canadiens ne parlent qu'une seule langue parmi la trentaine qu'on entend sur l'ensemble du territoire. Près de 19 millions sont unilingues anglophones, 7 millions unilingues francophones ; seulement 144 685 Canadiens ont répondu, au recensement de 2011, parler français et anglais.

En 1991, le salaire d'un « expert étranger » en Chine était de 1 200 yuans, celui d'un « enseignant étranger » (i.e. non qualifié), de 800 par mois, et les uns comme les autres jouissaient de nombreux avantages sociaux. Aujourd'hui, on ne rembourse pas toujours le voyage international, ne procure plus d'assurance médicale, etc., mais les salaires se sont décuplés, ce qui rend l'enseignement en Chine très intéressant pour un jeune en chômage dans son propre pays. Et le problème perdure... malgré et contre la loi.

Lors de ma dernière visite à Yantai, j'ai fait la connaissance de plusieurs jeunes étrangers qui, bien que dotés d'un visa d'étudiant ou – pis encore – de touriste, enseignaient. Ils me racontaient comme c'était facile de « faire de l'argent » ; les offres d'emploi courent les rues, littéralement. On approche ces étrangers au restaurant, à l'arrêt d'autobus, pour les engager, et ce sont leurs étudiants qui souffrent des conséquences.

À Beijing, les écoles étrangères qui n'admettent que les élèves détenant un passeport étranger et où les frais atteignent des hauteurs à faire dresser les cheveux